

№ 63
822

FANTAISIE SAVOISIENNE.

LE

GÉNÉRAL DE BOIGNE

PAR

ANTONY DESSAIX

A Monsieur l'Avocat DESCOTES



AIX-LES-BAINS,
IMPRIMERIE BACHET.
—
1872

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

1D-408811G7



П63
822

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
Р. И. Бр. 12979

FANTAISIE SAVOISIENNE.

LE

GÉNÉRAL DE BOIGNE

PAR

ANTONY DESSAIX

A Monsieur l'Avocat DESCOTES



AIX-LES-BAINS,
IMPRIMERIE BACHET.

1872

FANTAISIE SAVOISIENNE

LE GÉNÉRAL DE BOIGNE

PAR ANTONY DESSAIX

A Monsieur l'Avocat DESCOTES

I

Ceci en prose; ce sera peut-être plus clair, et, dans tous les cas, ce sera plus court.

Je demeure sur le boulevard du Théâtre. Un mien ami, de vieille date, demeure sur le boulevard de la Colonne. A nous deux, nous serions comme le diacre et le sous-diacre, quand la statue du général de Boigne serait l'officiant.

Cet ami. — pourquoi ne le désignerais-je pas par son nom? — M. Germain Vallier est un ex-réfugié français du 2 Décembre. Il est aujourd'hui adjoint au maire de Lyon.

Dans son exil, plus ou moins volontaire, il habita d'abord la Suisse et vint fixer sa résidence dans une petite ville du canton de Vaud que j'habitais à cette époque et que je quittai peu après.

Il vint plus tard à Annecy, où il remplit auprès d'Eugène Süe les fonctions de secrétaire.

Une certaine ressemblance physique existe entre lui et moi. Nous ne nous connaissions pas que nous avions souvent entendu parler l'un de l'autre, et, plusieurs fois, été pris l'un pour l'autre.

Nous ne pouvions donc faire autrement que de concevoir une certaine sympathie, lui pour moi et moi pour lui. Les circonstances nous mirent bientôt en rapports plus directs, et, depuis longtemps, nous sommes devenus une paire d'amis !

Quand, plus tard, nous nous retrouvâmes à Chambéry, logeant dans le même quartier et occupant une position singulièrement symétrique par rapport au monument élevé au général de Boigne, l'amitié devint promptement de l'intimité, et cette intimité se manifestait par les nombreuses allées et venues que nous exécutions quotidiennement ensemble le long des boulevards.

— Réflexion utile, en passant : je trouve le mien plus philosophique que l'autre. — Je continue mon récit :

Dans ces promenades sans fin, que de fois le général de Boigne a-t-il été le sujet de nos conversations ; mais aussi combien avons-nous dit d'autres choses *avec* !

Vallier a fait ses preuves au point de vue démocratique ; ses opinions ne sont donc pas de nature à être suspectées.

Eh bien ! c'est Vallier qui m'a converti au *culte* du général de Boigne !

Voici comment :

II

Le procès en diffamation intenté par les descendants du général de Boigne au *Patriote savoisien*, occupa l'audience pendant deux jours, et le jugement ne fut rendu que huit jours après.

Le soir du second jour, je rencontrai Vallier.

— Vous ne savez pas, me dit-il, toutes ces histoires du général de Boigne sont d'affreuses blagues, et rien de plus.

— Pas possible ! m'écriai-je ébahi comme un homme tombant de la lune.

— Les preuves sont là, péremptoires, convaincantes. De Boigne n'a pas plus vendu Tippo-Saïb que je ne vends de l'opium aux Chinois...

— Quelles preuves ?... hasardai-je.

— Une entre mille, et je la crois suffisante : Tippo-Saïb a été vaincu (la question de trahison réservée) en 1799, et de Boigne était de retour en Europe depuis 1797. Pièces à l'appui...

— Mais s'il n'a pas vendu Tippo-Saïb, c'est d'un autre roi qu'il a trafiqué...

— Pas davantage. Le roi qu'il servait était l'allié des Anglais ; ils faisaient des affaires ensemble. L'Angleterre n'avait donc pas de roi à acheter par là...

— Je tombe des nues... Car enfin.— Et je recommençai l'exposé des arguments à la faveur desquels ces fameuses histoires s'étaient accréditées.

— Puis, repris - je brusquement, comment savez-vous cela ?

— C'est bien simple : je sors du tribunal où j'ai passé deux grandes journées sans broncher, et je n'ai fermé ni les yeux ni les oreilles pendant tout le cours des débats ..

— Alors, j'épouse votre opinion, car il vous a fallu des preuves bien irrécusables pour vous décider à l'adopter..., j'en ai la conviction.

Notre entretien ne s'arrêta pas là. Vallier se mit en devoir de me raconter toutes choses avec le calme qui le caractérise et telles qu'elles résultent des pièces produites.

Je fus converti à mon tour.

III

Semblable à tous les nouveaux convertis, j'embrassai ma foi nouvelle avec une ardeur incomparable, et le soir même je me livrai à l'élucubration de la *Fantaisie* qu'on va lire.

Si, toutefois, ma prose ne donne pas une trop mauvais idée de ce que peuvent être mes vers.

ANTONY DESSAIX.

LE GÉNÉRAL DE BOIGNE

FANTAISIE SAVOISIENNE

Le *Patriote* est condamné,
C'est un fait acquis à l'histoire.
N'allez pas le croire panné ;
Il en est bien un peu fané,
Mais il peut payer le Mémoire.

Les souscripteurs sont-ils pas là
Tout prêts à délier leur bourse ?
En effet, l'échec a cela
De bon qu'en tout temps il donna
Aux partisans le pas de course.

Il est résultat du procès :
— Deux mots en guise d'analyse —
Pour maître Descôte un succès
Et pour les de Boigne un accès
De fièvre... Et le mal a fait crise.

Il fallait ça pour éclairer
Autant les juges que le reste,
Et l'on ne pouvait espérer
Meilleur moment pour opérer
Le monde d'une erreur funeste.



Voilà cinquante ans que l'on croit
Que de Boigne a fait sa fortune
Par un chemin qui n'est pas droit,
Et qu'on peut en vendant son roi
Aisement doter sa commune.

Voilà cinquante ans que l'on dit
Que c'est la perfide Angieterre
Qui le gave, qui le nourrit,
Et que cela c'est le profit
Des trahisons qu'il a su faire.

On parle bien de ses bienfaits,¹
On sait même quel noble usage
Il faisait de ces gros billets
Qui, chaque jour, de ses goussets
Tombaient partout sur son passage.

Ces bienfaits étaient reniés,
On dit qu'Annecy les refuse;
Les gars les mieux gratifiés
D'égards se pensent déliés,
Tippo-Saïb leur sert d'excuse.

Or, c'était en *nonante-neuf*¹
Que Tippo subit sa défaite :
— Je vais vous apprendre du neuf—
Au fond du vieux faubourg de Bœuf,
Boigne en *nonante-sept* s'arrête.

Et dit aux édiles d'alors :
« Mes camarades, je suis riche,
« Puisez, puisez dans mes trésors,
« Faites des places ou des ports.
« Allez-y, je ne suis pas chiche. »

Il n'a donc pas vendu Tippo...
Comment aurait-il pu le vendre ?
La légende tombe dans l'eau,
Et l'on se demande aussitôt
Comment cette blague a pu prendre.

Et l'on se répond sagement
Que c'est d'après ce vieux principe
Qu'on écoute facilement
La bouche de celui qui ment
Et que personne n'en excipe.

II

Comment cependant, cherchons bien,
A-t-on propagé cette histoire ?
Elle a si bien fait son chemin
Que tout le pays à la fin
S'est vraiment vu forcé d'y croire.

De cette générale erreur
Qui, sur toutes nos têtes plane,
Le *Patriote* plein d'ardeur
Et du reste grand discoureur,
S'était bonnement fait l'organe.

La défense eut bien quelque éclat.
Que faire devant l'évidence ?
Rien, sinon sauver l'avocat
Et, dans un discours pas trop plat,
S'amender en pleine audience.

C'eût été le meilleur parti
A prendre, qu'on daigne m'en croire.
Mais quel est l'homme assez hardi
Pour se donner un démenti
A lui-même devant l'histoire ?

Roissard a montré franchement
Sa verve féconde de reste.
Si pour triompher le talent
Eût pu suffire en ce moment,
Il n'eût pas remporté la veste.

— Bien..., mais ce chemin?— m'y voici :
Il est caché sous la broussaille ;
Pour bien le voir faites ainsi,
Mieux encore, engagez-vous-y,
Et suivez le vaille que vaille.

III

C'était un simple aventurier,
Il faut le dire sans feintise,
Beaucoup marchand, pas mal guerrier :
Dans l'Inde il va négocier
Ses armes et sa marchandise.

C'est ainsi que fait Albion,
En tout temps ce fut son mérite.
Elle conquiert à sa façon ;
Sa conquête au moins a du bon
Car le vaincu même en profite.

Soldat et marchand à la fois,
Il amassait pas mal d'espèces.
Pourquoi donc vendrait-il des rois ?
Les Anglais en vendraient, je crois,
Plutôt qu'en acheter, des caisses.

Je sais un brave montagnard,
Simple marchand de parapluies,
Qui, protégé par le hasard,
A bien gagné près d'un milliard
En parapluiant les colies.

Qui sait ce que Boigne a vendu ?
Tout est bon si quelqu'un l'achète.
Dans notre siècle corrompu,
On vend l'esprit et la vertu,
On vend tout à la bourse prête.

Il a vendu son régiment...
Cela se fait en Angleterre,
Et vous m'étonnez joliment...
En France, fait-on autrement
Avec la charge d'un notaire ?

En fin de compte, il fut marchand
Habile, heureux et qui sut faire...
Le mal du pays le prenant,
Il revient en poche apportant
De l'or à n'en savoir que faire.

Et savez-vous ce qu'il en fit ?
Fonçant avec intelligence,
C'est à lui qu'on doit Chambéry
Bien agrémenté, bien bâti,
Et dont vous voyez l'élégance.

Partout où l'on passe l'on voit
L'œuvre de sa main généreuse.
Rien de mesquin, ni rien d'étroit ;
Mais c'est en fondant Saint-Benoit
Que sa bonté fut plus heureuse.

IV

Charles-Félix, notre bon roi,
Par un beau jour le nomma comte.
Boigne accepte, le maladroit...
Des nobles, cela se conçoit,
Cela ne faisait pas le compte.

Comme une conspiration
Autour de Boigue s'organise ;
C'est alors que la trahison,
Fruit de l'imagination,
Naquit sous l'aile de la bise.

Le peuple qui ne comprend rien
Enveloppe en la même haine
Le nouveau seigneur et l'ancien ;
Ainsi procède, on le sait bien,
L'imbécile nature humaine.

Les vieux, — vous vous en souvenez, —
Avaient l'humeur peu populaire.
La plupart de ces blasonnés
Vous eussent fait couper le nez
Uniquement pour se distraire.

C'est vrai, mais pas d'illusion.
Pour n'avoir pas un regard d'aigle,
Les nobles de la nation
Sont paternels : l'exception,
C'est le mauvais, le bon la règle.

Dans la grammaire de Lhomond,
L'exception est très nombreuse.
Serait-ce ainsi dans le blason ?
La noblesse ne fit qu'un bond.
Elle se leva furieuse.

Faire arriver au milieu d'eux
Un marchand... Fi ! Mais c'est infâme,
Horrible!.. Ainsi de mieux en mieux,
Tous nos vieux nobles orgueilleux
Autour du nouveau font la trame.

Dès lors, comme par contre-coup,
Près de l'âtre de la chaumière,
Les hommes, en buvant un coup,
Les femmes, autour de leur rou-
Et jacassent de cette affaire.

Et voilà le petit chemin
Qu'a su faire la calomnie.
De la sorte un homme de bien
Passa pour homme de rien,
Faisant plutôt pitié qu'envie.

Il est vrai que, depuis longtemps
Revenus de leurs défiances,
Nos seigneurs, plus intelligents,
Ont fait avec les descendants
De magnifiques alliances.

Ils ont compris qu'un chevalier
Qui fut illustre à Saint-Jean-d'Acre,
Peut s'annexer en franc quartier
L'écu qu'un noble aventurier,
A peint de la plus belle nacre.

Aujourd'hui tout est oublié
Entre nobles; la paix est faite.
Le peuple, esprit peu délié,
N'était point encor rallié
Et seul n'en faisait qu'à sa tête.

Mais il résulte du procès
Dont je frise bien l'analyse,
Pour maître Descôte un succès
Et pour de Boigne un accès
De fièvre qui fit bonne crise.

VI

Mais aussi, pourquoi différer
D'éclaircir ce profond mystère?
L'esprit public peut s'égarer,
Il est prudent de l'éclairer
Alors qu'on a de la lumière.

Allons, messieurs les successeurs,
Sortez de votre somnolence ;
Du peuple chassez les erreurs ;
Les gredins ont leurs défenseurs,
Les bons auraient-ils moins de chance ?

Descôte a recensé les faits
Et savamment groupé les preuves.
De tous les moyens du procès
On compose un volume exprès
Dont on corrige les épreuves.

De notre brillant orateur
On peut imprimer l'éloquence,
Et de la sorte, le lecteur
Ne regrette pas la faveur.
D'une carte pour l'audience.

Il en constera, c'est fatal,
Que de Boigne fut grand en somme,
Et que, marchand ou général,
Il ne s'est point conduit trop mal,
Car il fut partout honnête homme.

Qu'on le dise aux mondes entiers,
Qu'on dresse au plus tôt ce Mémoire ;
Dans notre siècle d'épiciers,
Des généreux aventuriers
C'est l'heure d'écrire l'histoire.

Elle dira la vérité,
Vérité vraie, impartiale.
On peut livrer en sûreté
Les faits à la sincérité
De la plume la plus loyale.

Un panégyrique, non pas,
C'est plutôt fait pour compromettre ;
Mais de l'histoire sans fracas
Qui suive les faits pas à pas
Pour les reproduire à la lettre.

Et le peuple mieux informé
Sur le comte qui tant lui donne,
De reconnaissance animé
Envers un marchand renommé
Salûra bien bas sa colonne.

VII

Bien loin de moi l'intention
Qu'il se peut bien que l'on me prête
D'une vile adulation . . .
Jamais rémunération
Ne fit naître un vers dans ma tête.

Ni les comtes ni les marquis
Ne me réduiraient au silence ;
Je demeure ce que je suis,
Et dans aucun cas je ne suis
Que la voix de ma conscience.

Les *autres*, avec leurs vertus
Et leur attitude indignées,
Malgré leurs principes têtus,
Ne sauraient influencer non plus
Sur mes convictions signées.

J'ai dit ce que j'ai bien pensé,
J'ai pensé ce que j'ai cru dire ;
Mais on n'est point tant insensé
Que pour un grand homme encensé
On puisse espérer un empire.

Mais qu'on ne dise pas non plus
Que ma bonne âme est éblouie
Par les bienfaits qu'a répandus
Mon héros, et que ses vertus
Sont l'œuvre de ma fantaisie.

Je réclame un grand plébèien,
Nôtre il est, je le revendique,
Comme ce fier républicain
Qui faisait du Nazaréen
L'apôtre de la république.



FIN.